



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

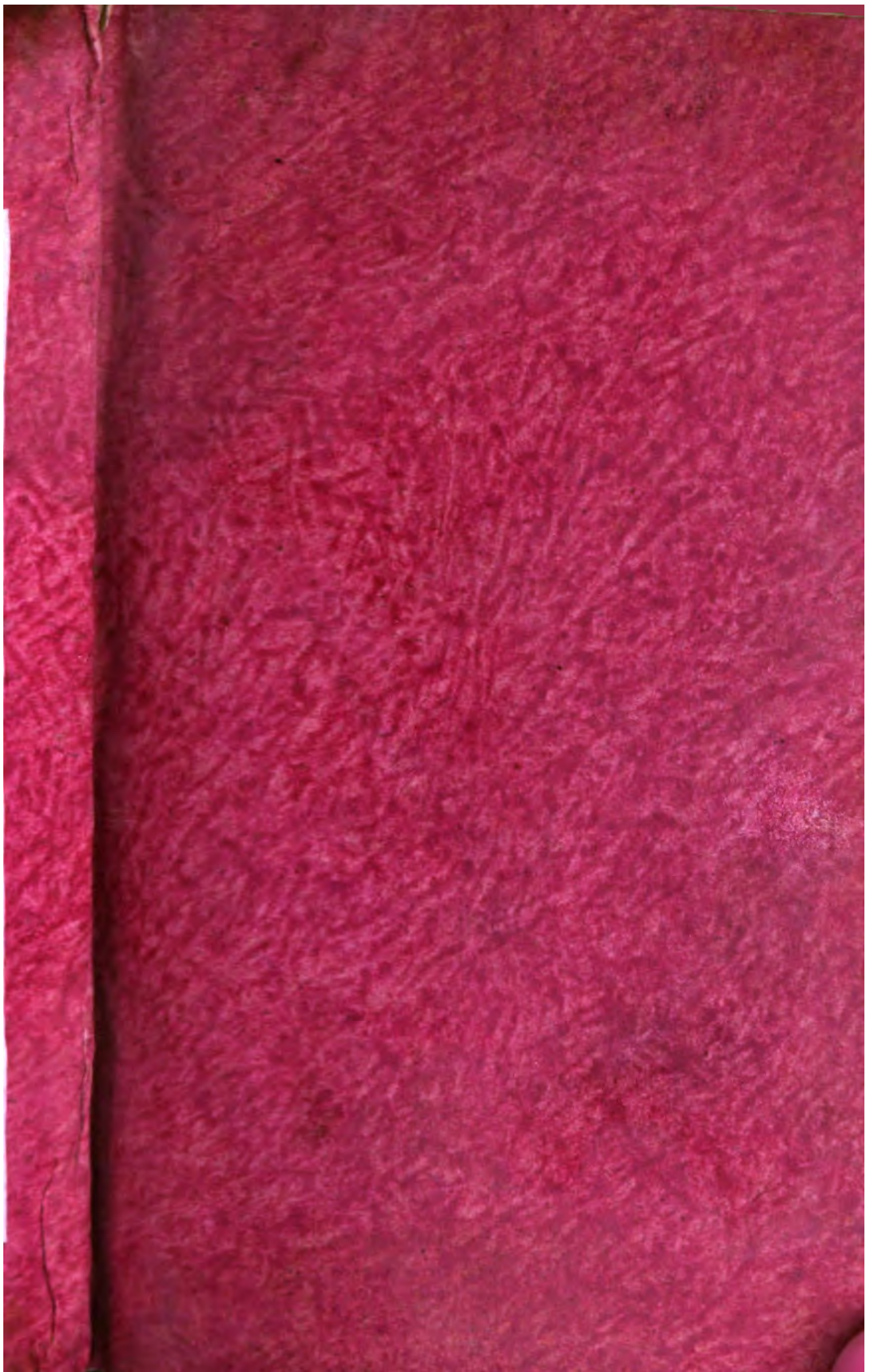


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



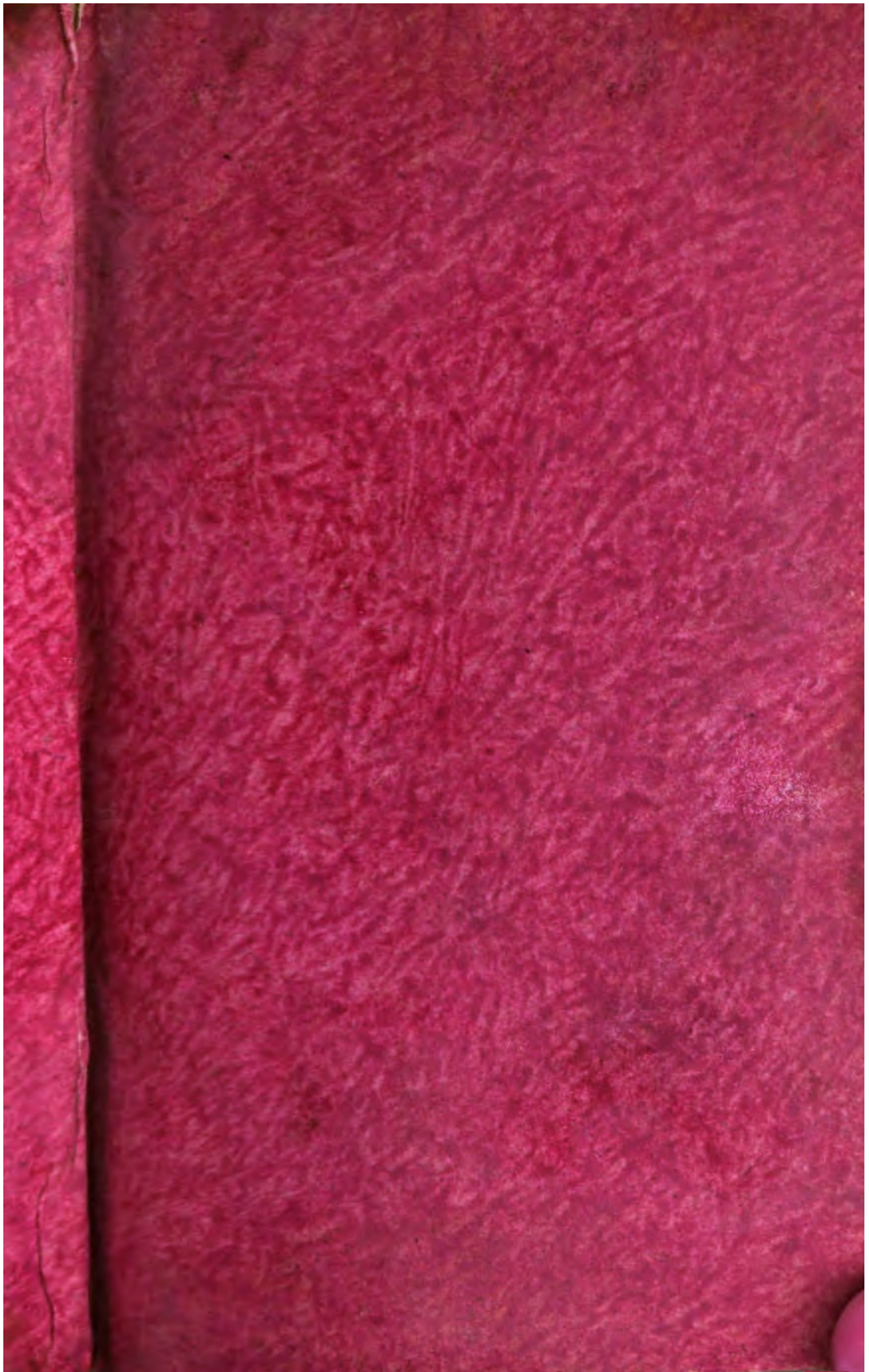


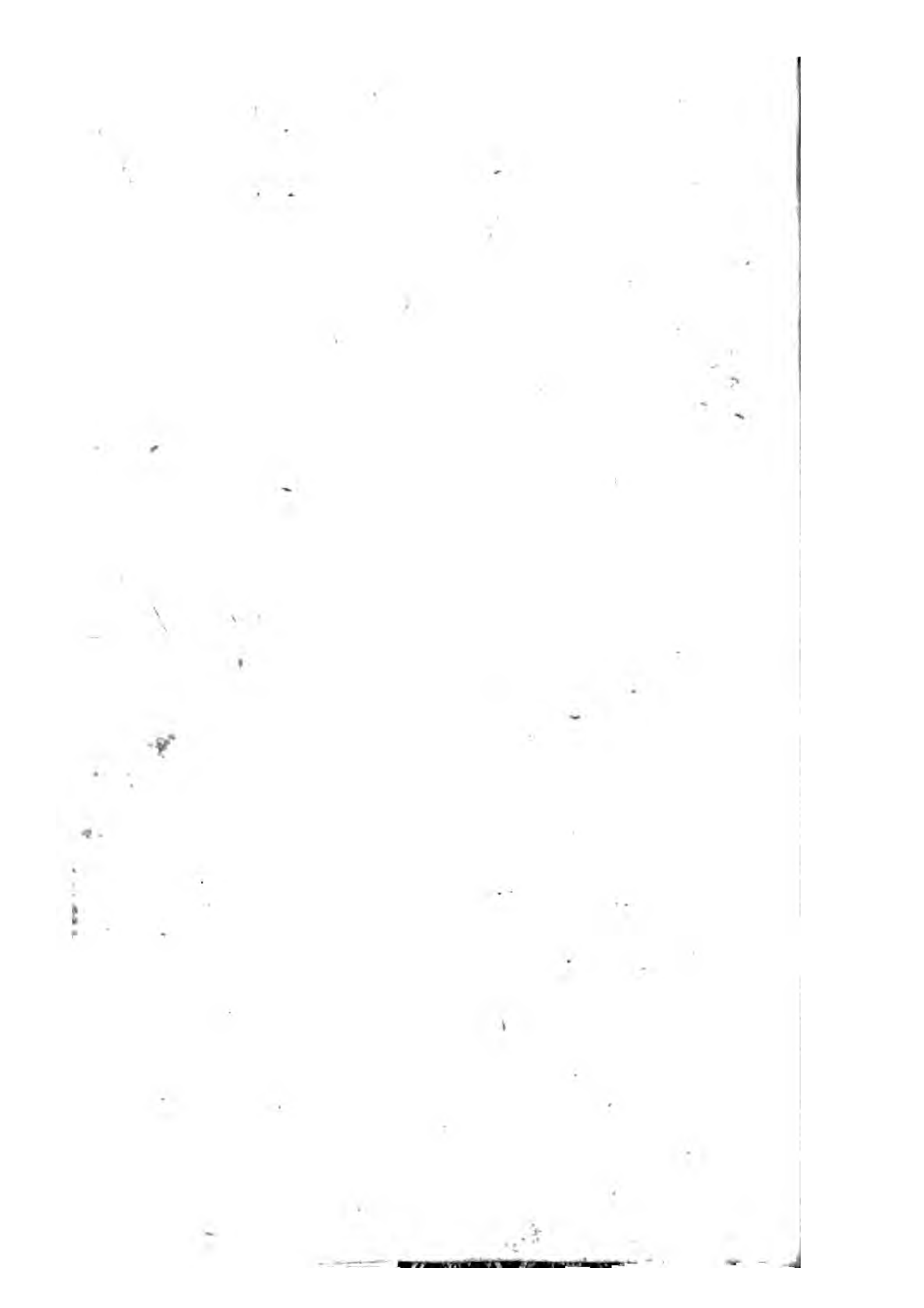
858





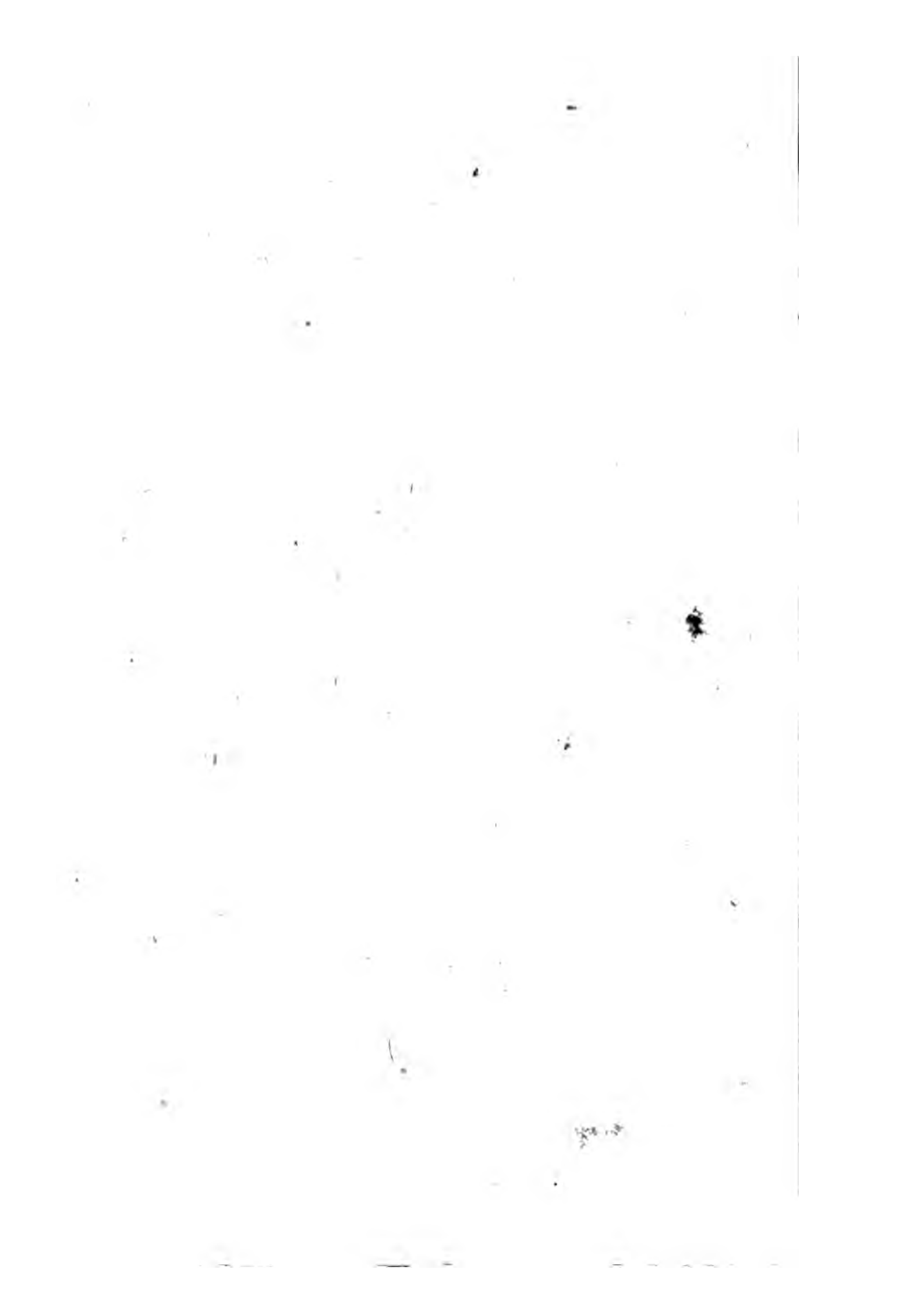
858



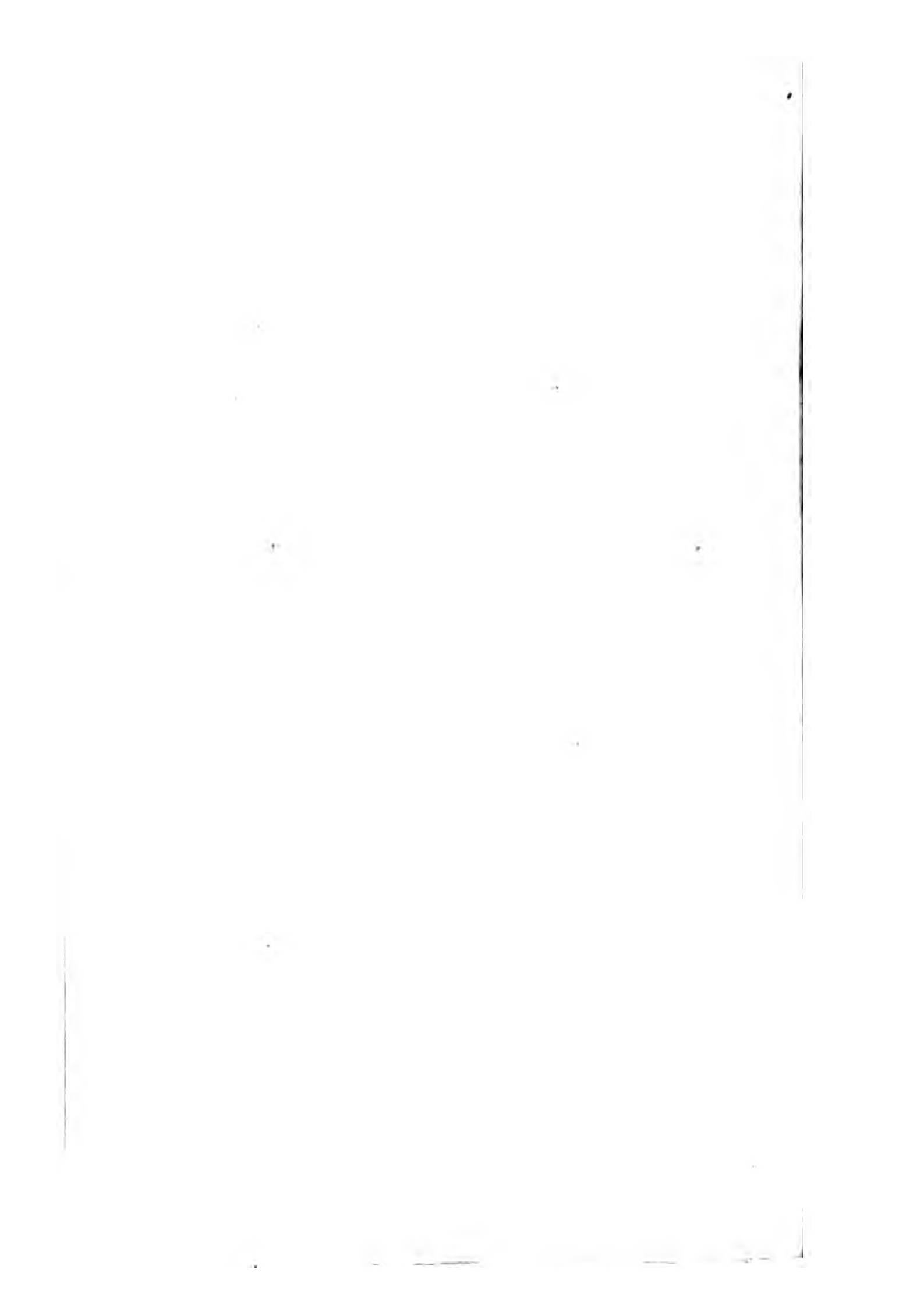


1870

1870



C O N T E S
D' H A M I L T O N.
T O M E I I.



CONTES
D'HAMILTON.

TOME SECOND.



PAR ORDRE
DE MGR LE COMTE D'ARTOIS.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.
M. DCC. LXXXI.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1971
OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE
DE
FLEUR D'ÉPINE,
CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuvieme nuit depuis son mariage; & le Sultan, fidele à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses Ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompt, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la Sultane :

Tome II.

A

Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition & de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'Empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; & des fables qui ne seroient rien sans la manière vive & légère dont vous les contez! Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, &, par conséquent, bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi aussi, pendant ce long récit.

Ma patience à vous tenir compagnie depuis si long-temps est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus: & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me couperait-il pas la tête pour avoir passé la nuit

fans lui faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari par celui de la Pyramide & du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain ; & dès que le Sultan se sera mis au lit, jetez-vous à deux genoux avant que de vous y mettre ; feignez quelque subite indisposition, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous : dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez cette grace qu'à condition que, si l'histoire que je lui conterai n'est plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain ; mais aussi, qu'il vous donnera la vie en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions ; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient alarmé toute autre : mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son Seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du Cheval d'or & de la Pyramide; & dès que la suivante fut venue, que le Sultan se fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au Prince, & commença son récit de cette manière :

TRÈS ILLUSTRÉ, très religieux & très clément Empereur, qui, n'écoulant que les loix de la justice, & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, & qui, noblement irrité de ce que tant de negres & de muletiers étoient au service de cette Impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de Beautés innocentes à la mémoire d'une Beauté coupable, que diriez-

DE FLEUR D'ÉPINE. †

vous, Seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les Princes, & dont les Ministres sont les plus impénétrables de tous les Ministres, que diriez-vous de votre esclave, si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre conseil ?

Tarare ! dit le Sultan.

C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit. Ecoutez-moi bien, & sur-tout souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE

DE FLEUR D'ÉPINE.

A DEUX mille quatre cents cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un Calife : ce Calife avoit une fille, & cette fille un visage ; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu.

Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans, mais à cet âge on ne pouvoit plus y

durer : c'étoit la plus belle bouche du monde ; son nez étoit un chef-d'œuvre ; les lis de Cachemire , mille fois plus blancs que les nôtres , paroïsoient sales auprès de son teint , & la rose nouvelle paroïsoit impertinente lorsqu'elle paroïsoit auprès de l'incarnat de ses joues. Son front étoit unique en son espece à l'égard de la forme & de l'éclat ; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillants que du jais , ce qui lui avoit fait donner le nom de Luifante : le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles ; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez long-temps pour en démêler la couleur ; car , dès qu'on rencontroit ses regards , on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans , le Calife son pere avoit coutume de la faire venir , pour se mirer dans son ouvrage , & pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits ; car dès - lors on éteignoit les

bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfants : ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la Cour y périssoit misérablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits-mâtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, & remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie : mais celles qui servoient auprès de sa per-

sonne payoient cet honneur un peu plus cher ; sa Dame d'atours , quatre Filles d'honneur , & leur vieille Gouvernante , en étoient tout-à-fait aveugles.

Les Grands du royaume , qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit , supplierent le Calife de vouloir remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour , & leurs filles de la lumière.

Le Calife fit assembler son Conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire. Son Sénéchal y présidoit , & ce Sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le Calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier Ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée , le Conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luifante dans un couvent , soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles Religieuses , avec leur Abbesse , perdroient la vue pour le bien de l'Etat : d'autres dirent qu'il falloit , par let-

tre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre : quelques-uns proposèrent de les faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal , & s'offrirent d'en donner le secret.

Le Calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils. Son Sénéchal s'en apperçut : il y avoit une heure que le bon homme pleuroit, & commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : Je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon fils le Comte, Gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la Princesse : on le mit hier en terre. N'en parlons plus : il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté; il faut oublier que je suis pere, pour me souvenir que je suis Sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner ; & , n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents : voici le mien.

J'ai, depuis quelque temps, un Ecuyer chez moi : je ne sais ni d'où il vient ni ce

qu'il est ; mais je sais bien que , depuis qu'il est avec moi , je ne me mêle plus des affaires de la maison : c'est un démon qui sait tout ; & , quoique j'aie l'honneur d'être votre Sénéchal , je ne suis qu'une bête auprès de lui , ma femme me le dit tous les jours.

Or , si Votre Majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci , je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers , mon Sénéchal , dit le Calife , d'autant que je serois bien-aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher : mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la Princesse & ses beaux yeux. Eh bien ! Sire , dit le Sénéchal , que vous avois-je dit ? Ho ! ho ! dit le Calife , il en sait beaucoup ; qu'on le fasse venir , il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir : il n'étoit ni bien ni mal fait ; cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air , & d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le Sénéchal, il entend toutes sortes de langues. Le Calife, qui ne savoit que la sienne, & même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous ? Tarare, répondit-il. Tarare ! dit le Calife. Tarare ! dirent tous les Conseillers. Tarare ! dit le Sénéchal.

Je vous demande, dit le Calife, comment vous vous appelez. Je le sais bien, Sire, répliqua-t-il. Eh bien ? dit le Calife. Tarare, dit l'autre en faisant la révérence. = Et pourquoi vous appelez-vous Tarare ? = Parceque ce n'est pas mon nom. Et comment cela ? dit le Calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il : ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le Calife, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver.

Eh bien ! Tarare, que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira, répondit-il. Mais encore ? poursuivit le Calife. Tout ce

qu'il vous plaira , répondit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon Sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent.

Sire, dit Tarare,

La faute en est aux Dieux, qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La Magicienne Serene sait tous les secrets de la nature : envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux ; & si elle ne vous enseigne un remede pour les yeux de la Princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coëffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luifante ; car je me trompe fort si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dange-

reux. Et pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la Magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le Calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants & d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serene, & se mit en chemin, malgré les regrets de Madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luifante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte : ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux ; mais en même temps son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colere, qu'elle la jetta au nez de sa Dame d'atours, après l'avoir arrachée ; & ses yeux en étoient devenus plus méchants que jamais.

Le Calife faisoit faire & processions & prieres publiques, pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât,

quand Tarare revint : & voici ce qu'il dit au Calife séant en son Conseil.

Sire, la Magicienne Serene vous fait ses compliments ; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la Princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre ! dit le Calife : quatre cents, si elle veut, & . . . Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luifante ; la seconde, Fleur d'Epine ; l'autre, le Chapeau lumineux ; & la dernière, la Jument sonnante. = Que diable est-ce que tout cela ? dit le Calife. = Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serene a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle : mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que Sorcière ; au lieu que l'autre est une honnête Magicienne. Or la Sorcière enleva la fille de Serene quand elle n'étoit qu'un en-

fant : mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Epine, & qui est au pouvoir de la Sorciere. Elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, & ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choses que vous demande Serene, vous avertissant que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, & que toutes les Puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le Calife & son Conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'yavoit point de remede à leurs maux. Tarare en fut attendri ; & s'adressant au Calife : Sire, dit-il, je connois un homme

qui seroit capable de fournir la premiere demande s'il l'entreprendroit.

Quoi ! dit le Calife, peindre ma fille ! & qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare ! dit le Calife : Tarare ! dit le Sénéchal avec tout le Conseil : & Tarare ! enfin s'écrierent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et quand cela seroit, dit le Calife, qui entreprendra le reste ? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princeesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna sa parole ; & le Sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pouvoit regarder sans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur, & les ayant essayéés contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Lufante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit, &, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux. Ce fut en vain ; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout :

mais personne ne se connoissoit si bien en beauté ; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage, cela le garantit quelque temps ; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fût si-tôt fini : mais elle le fut bien plus quand il fallut qu'il partît pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour

elle ; puisque , s'il réussissoit , il lui seroit libre de se choisir un époux ; & , s'il ne réussissoit pas , qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là , dès qu'une Beauté se sentoit de la tendresse , elle se hâtoit de le dire , & les Princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur ; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luifante fut l'admiration de toute la Cour ; il étoit si vivement peint , qu'on avoit peine à soutenir ses regards , quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille , & lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps , lui recommandant que ce fût rarement , de peur d'accident ; mais le Calife ne profita pas de cet avis , & s'en trouva mal.

On lui offrit , pour faciliter son entreprise , de l'argent , & même des troupes :

mais il refusa l'un & l'autre, se recommanda seulement à la fortune, & se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage & de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs; les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux & le ciel serene. Avoit-il besoin de repos; un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche & délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres & les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue. On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein ; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, & quelque demi-douzaine de griffons, se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein ; & , comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; & , environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus seches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour ofer invoquer la belle Luifante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencent à s'ébranler. Il s'en aperçut, poussa de grands cris ; & les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levoit, & ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier : il suivit ce sentier ; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin & de lassitude ; & dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui.

Les plumes de ses ailes étoient or & azur, le reste, couleur de feu & blanc ; son bec & ses ongles étoient d'or ; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroïsoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté. Quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas ; car après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre ; & l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à béqueter après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu ! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet ! Mais que dis-je ? un perroquet ! c'est un phénix !... Tarare ! dit le perroquet ; & il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, & se mit en chemin le long du sentier où il étoit : il espéra que l'oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-

il, ce qui peut l'avoir effarouché. Mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? celui-ci l'a pourtant dit de lui-même. Mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? est-ce pour l'aventure des pies? mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie, & je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées auxquelles Luisante avoit souvent part : mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime à se perdre quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit : il n'en pouvoit plus de lassitude & de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumière au milieu de quel-

ques broussailles. Il y trouva un bon petit vieillard & sa femme ; du reste , toutes les apparences d'un triste repas & d'un mauvais gîte. Mais , ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère , il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après ; jeune Gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir. Il ramenoit deux misérables chevres qui se mêlerent à la compagnie , n'y ayant point d'autre appartement pour elles.

Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumieres pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut , il changea d'habit avec le fils , il s'en couvrit , se mit un emplâtre sur la moitié du visage , acheta les chevres , & , sans oublier son sac de sel , se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à-peu-près qu'il verroit le palais de la Sorciere : mais ses hôtes lui conseillèrent

de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une espèce d'harmonie qui devoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit. Il se douta de ce qui la causoit; & chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux & l'approche d'une aventure téméraire lui causerent quelques réflexions; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disoit sans cesse : [n'acheve ;
Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on

Et quand je devrois succomber,
Il est beau qu'un mortel à Lui-même s'éleve;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la mieux faite des Déeses; & à ses graces, pour toutes les graces assemblées dans une personne.

Elle étoit très simplement vêtue : mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la paroît tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque Princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau; & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agrémens que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chevres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, & se mit à regarder tristement le courant de l'eau.



Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poulsé quelques soupirs elle se mit à dire : Non , jamais créature ne fut si malheureuse ! Hélas ! poursuivit-elle , puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter , comment puis-je me résoudre à vivre ? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion , mais ce ne fut que pour pleurer. Et un moment après : Heureux oiseaux , disoit-elle , qui n'avez à craindre que les éléments , les hommes & d'autres oiseaux , qui vous font une guerre continuelle , du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes , & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant ; & après s'être lavé le visage & les mains , elle prit sa cruche , & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé sa personne toute charmante ; & à son air , il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel , l'humeur douce , le cœur sincère , &

cependant l'ame assez fiere. C'étoit trouver bien des choses en un moment ; cependant il ne s'étoit point trompé. Il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut ; & , la nuit étant venue, il y laissa ses chevres , & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant , moins il savoit où il alloit : il eût erré long-temps de cette maniere , si un éclat soudain de lumiere ne lui eût fait découvrir une grande maison plate à deux cents pas de lui. Cette lumiere étant disparue , il ne laissa pas de parvenir , en tâtonnant , à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere ; & , ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte , il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille. Et ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre , il écarta , le plus délicatement qu'il put , la paille de l'endroit où il étoit ; & par l'ouverture qu'il venoit de faire , il

vit l'horrible Dentue qui, en marmottant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit sur le feu : elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogûes, elle y jetta trois crapauds & trois chauves-souris, & se mit à dire :

Par mon chapeau , par ma jument ,
Par ma fureur , par ma malice ,
Achevons cet enchantement ;
C'est pour déplumer mon amant ,
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant ! grands Dieux ! s'écria Tarare : il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la Sorciere mettoit de temps en temps dans la chaudiere un doigt qui avoit un ongle presque aussi long que sa dent : c'étoit pour prendre de cette belle composition , qu'elle goûtoit pour voir comment alloit le sortilege.

Au coin du feu étoit un petit monstre si laid & si bossu , qu'il faisoit encore plus peur que sa mere.

La Belle que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce monstre, & avec ses bras de neige & ses mains d'ivoire , elle lavoit les pieds les plus crasseux & les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, & n'en étoit pas moins désespéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, & la regardant de travers : Malheureuse ! dit-elle , oses-tu bien servir de si mauvaise grace celui qui dans deux jours sera ton mari , au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de Dentue, & de posséder un tel époux !

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. La Sorciere leva la tête à ce bruit ; & lui , descendant au plus vite de peur d'être surpris , regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir , & à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, & par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux, & du linge fort sale qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue, au bord du même ruisseau, augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes, elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée : il en loua le Ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle : mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention, & tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte ; & c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui : sa figure & sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chevres qui s'éloignoient. Non, dit-elle quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre, qui passe sa vie à garder les chevres ! Hélas ! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable ! Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau ? que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue ? Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine, dit-il en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir ; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas ! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es ! tu peux mourir, mais tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'es-

clavage où je suis, & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde ; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable : mais on veut que j'épouse le fils de Dentue !

Je sais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir, & n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé : il le préféra dans son ame à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré : je ne sais s'il fit bien ; cependant si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa maniere de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux & la Jument sonnante ; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une Princesse qui passoit pour la merveille du monde, & dont il

commençoit à ne se plus souvenir. Eh ! quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Epine ! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises. Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice.

Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit & de ses sentimens : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cents mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonnante. Il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage. Elle n'osa rester plus long-temps ;

& lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, & à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse & du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion : mais c'étoit toute autre chose.

Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux ; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence ; & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel, & la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne ! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une Sorcière à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante; il y arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce, & la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant. Elle en fut si touchée qu'elle lui auroit donné sa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la Sorciere, qui lui donnoit à manger, & qui souvent la maltraitoit, outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit. Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, & la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue.

Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit

avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit, par la même ouverture, à-peu-près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Epine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon ; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La Sorciere la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux, & s'endormit. L'infortunée Fleur d'Epine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit : mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la Sorciere. Tarare sentoit toutes ses afflictions.

Dentue, toujours attentive à ses sortilèges, en remuoit la composition avec sa

grande dent jusques au fond de la chaudiere. Elle y jettoit de temps en temps quelque nouveau poison , en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien , & , par l'ouverture de la cheminée , il y vuida son sac de sel.

La Sorciere ne s'en apperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la premiere fois : elle tressaillit ; en goûta pour la seconde fois ; & , trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas , elle fit un cri si affreux , qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avoient crié à la fois. Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu , & donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine , qui en pensa tomber à la renverse , en réveillant Dentillon : celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare , qui en étoit témoin , crut avoir reçu cinquante soufflets , & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colere prit le dessus de sa prudence : il s'alloit perdre pour

la venger , si Dentue , après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment , ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va , mon mignon , disoit-elle ; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer. Je l'y enverrois bien toute seule , si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille , & qu'il ne faut pas que celle qui le porte porte autre chose. Va , mon fils , prends la cruche , ne crains point les esprits ; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit : & je te promets que tu épouseras cette gueuse , qui fait tant la difficile , dès que tu seras de retour.

Oui dà ! j'y consens , dit Tarare en descendant , pourvu que ce ne soit qu'à son retour. Il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre , il courut en toute diligence se poster entre la maison & le ruisseau.

A peine y fut-il , qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Fleur d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut

si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière.

Le petit monstre qui l'accompagnoit se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vuide : le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, & si petit qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras, jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche. Il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer. Son cœur battoit si fort de crainte & d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit.

Sa vue la fit tressaillir ; elle rougit, & pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua s'il s'en apperçut : mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir, &, après l'avoir chargé sous

son bras comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Epine, & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Epine de son dessein en peu de mots : elle étoit si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre. J'ai une frayeur mortelle, dit Fleur d'Epine ; je ne crains plus pour moi seule, & c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites ; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui puisse nous sauver. Mais que ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'écorcherois tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, & pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mere ne seroit pas si affligée de cette douce mort, qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Epine, qui ne pouvoit consentir à d'autres cruautés qu'à celle des Beautés séveres envers les tendres

amants , se préparoit à demander grâce pour le misérable. Non, Madame, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée : tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de vous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coëffure en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Épine ne savoit ce que cela vouloit dire : mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de faire de plaisanter dans une telle conjoncture.

Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coëffé, son visage en parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de l'écorcherie ; & quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coëffe de sa maîtresse, il se crut sauvé. Mais Tarare, après lui avoir lié les pieds & les mains, & fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de foin, de maniere

qu'on ne lui voyoit que le derriere de la tête assez proprement coiffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Epine devant lui, se mit en campagne, & tourna le dos au palais de la Sorciere. Quoique Sonnante fût plus vîte que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vîtesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure : mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à sa jument.

Il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une terrible aventure en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer ; il respiroit sans alarmes, & ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour ! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien assez : il étoit trop éclairé sur son mérite pour se flatter d'au-

cun espoir sur l'agrément de sa figure ; il ne savoit que trop que, sans le secours de son esprit & de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avoit redoublé sa passion ; & ce n'étoit pas la diminuer que de tenir cette Beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur d'Épine, lui disoit-il sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, & vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite ; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusques au fond du cœur ; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulieres m'ont fait quitter mon pays : quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté, je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde ; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous.

Ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit.

Fleur d'Epine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui comme pour se reposer. Il aimoit bien cette façon de répondre, & sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

Je suis fils d'un petit Prince, dont les Etats sont tout des plus petits : mais en récompense les sujets y sont riches, contents, & fideles.

J'avois un frere, Dieu sait ce qu'il est devenu. Nous n'avions pas plus de six ans quand mon pere nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme si nous avions eu de la raison : Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succession entre vous. Cependant comme mes Etats sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cede ses droits à l'autre ; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder,

dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs ; & ces dons sont l'esprit & la beauté. Mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois ; je demandai l'esprit, & mon frere la beauté.

Mon pere, nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

Mon frere s'appelloit Phénix, & moi Pinson ; & si nous avions eu d'autres freres, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merles, les autres Sanfonnets, Rossignols ou Serins, selon le nombre : car une des folies du bon petit Prince étoit celle des oiseaux ; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appellassent Monsieur mon pere, en parlant de lui ; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi. Mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit : cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi ; car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre

sexe. Mais pour moi, quoiqu'on me flatât sur les gentilleses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les peres & les meres vont fatiguant les gens de leurs bons mots; & je ne me sentoies qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frere & moi. Je passois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais; je distinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus quasi fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer, pour éblouir par sa figure.

Enfin notre pere mourut, & parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la premiere fois, à être de

différents avis, & à vouloir contester l'un contre l'autre : mais dans une dispute qui fut très opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder ; que pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadois pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des Ministres fideles pour gouverner en notre absence ; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire par-tout où je trouvois quelque chose digne de mon attention ; j'appris des secrets de toutes les natures ; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier : mais rien de tout cela ne contenoit ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des Beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume ; & je crus que les troubles avoient pu disperser ces Beautés, que j'avois cru rencontrer à chaque pas, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine : au-delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit : je la suivis , & , en y arrivant , je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut assez sombre , & les habitants tristes. Cependant j'y vis plus de Beautés que dans le reste de la Circassie : mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient ; & celles qui ne pouvoient m'éviter , au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole , tant elles représentent naturellement de très belles femmes.

Je traversai je ne sais combien de galeries sans rencontrer , dans ce vaste château , que des objets aussi ennuyants qu'ils paroissent ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé

de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement ; & , dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore , je vis quatre Pies assises autour d'une table , qui jouoient aux cartes. Elles ne furent point effarouchées de ma présence ; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuerent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une Corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles , qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau ; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement : elles mêloient , coupoient & donnoient comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention une de ces Pies, après avoir long-temps filé une de ses cartes, les jetta toutes sur la table avec transport, & se mit à crier TARARE ! de toute sa force.

Les autres y répondirent ; la Corneille même , qui n'étoit pas du jeu , cria Tarrare ! & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire , mais si perçants , que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des Pies du sombre château , & , trois jours après , du royaume. Ce fut environ vers ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luifante commençoit à se répandre par-tout : j'en appris des choses si merveilleuses , que je ne les pus croire ; & quelque danger qu'on me dît qu'il y avoit à la regarder , je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inspiré la curiosité de le voir par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout-à-coup ; je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers , qui se déguisent toujours , ou si le nom de Pinson ne me parut pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui

chez la première Beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, & l'aventure des Pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare ! dit Fleur d'Epine. Justement, poursuivit-il ; & ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussi-tôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois prise, la savante Serene a établi sa demeure enchantée. Le desir de connoître une personne que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille & mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avoit réussi. On savoit à-peu-près le lieu de sa résidence : mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit ; il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou

plutôt un aveu favorable de la Magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence ; & apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de passer auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon pere croyoit m'avoir laissé en partage : je crus m'appercevoir que mon admiration & mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant, & je partis dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour. Je connus bientôt ce

que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractère de son premier Ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir, ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, & moins encore leur rudesse ; c'étoit le Ministre le plus affable qui fût jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'Ecuyer, & je m'aperçus bientôt que mon service lui étoit agréable. Quelle sorte de beauté étoit-ce ? dit Fleur d'Epine en l'interrompant. De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il. Et continuant son discours : Comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la Princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'a-

vez donc souvent regardée ? dit Fleur d'Épine. Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit ? poursuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux : mais dites-m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre Luisante & lui, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire ; & continuant son discours, sans faire semblant de rien : Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la Princesse en ma faveur : mais

je sentoïis bien que je n'en étois pas digne par les agréments de ma personne, & que je la méritois encore moins par les sentiments de mon cœur ; car je ne me suis que trop apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir ; & , dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut ; & la belle Fleur d'Epine , au lieu de parler , se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là ; le jour commençoit à paroître ; & Tarare, ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Epine qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naisante : sa fraîcheur ranimoit les fleurs ; & les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prai-

ries , abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil , la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit ; & tremblant depuis les pieds jusqu'à la tête : Ah ! dit-elle , nous sommes perdus ! la Sorcière nous poursuit ! Tarare regarda derrière lui , & vit la terrible Dentue montée sur une licorne couleur de feu , qui menoit en laisse deux tigres , dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine , en lui disant que la jument étoit si vîte , qu'ils auroient bientôt perdu de vue la Sorcière & son équipage ; & là-dessus il voulut pousser à toute bride. Mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons , & qu'il l'incita de toutes les manières ; elle étoit immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissoit entre ses bras , voyant la Sorcière à cinquante pas d'eux : Tarare avoit beau lui protester que ,

tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres ; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, & Tarare, ne sachant plus à quel Saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur ; & caressant la jument : Quoi ! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine Sorciere qui la poursuit ? N'as-tu donc commencé de si bonne grace, que pour nous trahir à la fin ? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la Sorciere n'étoit plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche. Il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche. Dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la Sorciere & lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut : mais elle étoit si longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine respira, Tarare remercia le

Ciel; & Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, & Tarare, croyant Fleur d'Épine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, & vit l'éternelle Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent & de son épouvantable griffe?

Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre.

Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la Sorcière a jetté sur vous quelque sort, & que, lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que

vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse la belle Fleur d'Epine. Mais comme je vois, par votre tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grace, qui est de sauver la charmante Fleur d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la Sorcière & de ses tigres : peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante, sauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure ; & si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant : mais Fleur d'Epine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jus-

qu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la Sorciere approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt : il la jeta par-dessus son épaule droite. Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer. Ses eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, & s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis ; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne, & ses tigres, penserent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Épine & Tarare de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle pressoit sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un faut d'alégresse, qui pensa faire tomber Fleur d'Épine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir ; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de

la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue ! Tarare espéra que ce seroit la dernière alarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonnante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller ; c'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire ; il est tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'est celui qui est auprès de la demeure de Serene ; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire ? lui

dit Fleur d'Epine : n'est-ce pas celui de Luisante ? C'est le royaume de son pere, dit-il, & c'est à son pere que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorciere, telles que les demande Serene.

Eh quoi ! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur d'Epine ! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas ? Ah ! Tarare, dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, & lui menant Fleur d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de per-

dre. Qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites - vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luifante ; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction ; mais il étoit charmé de ses alarmes : & voyant qu'elle ne cessoit de pleurer : Non, charmante Fleur d'Epine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposois que pour vous ; & vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luifante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse & la sincérité de vos sentimens, ont pénétré jusqu'au fond de mon ame. Je voulois mourir pour vous sauver,

juger si c'est pour une autre que je veux vivre : ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein, souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire ; & comptez que, s'il en est question, ce sera Lufante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincere & trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Epine sur ses intentions ; & dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, & se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger & de plus vite sur la terre. Ils arriverent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvrent les limi-

tes du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne , & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet , l'air leur parut embaumé de tous les parfums de l'Arabie ; & de quelque côté que leur vue s'étendît , un parterre continuel sembloit s'offrir à leurs yeux avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Epine fut bien aise de s'y arrêter un moment ; & tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles , le démon de la jalousie , qui se fourre par - tout , vint troubler son attention.

Quoi ! dit-elle , Luisante est héritière de tout ce que je vois ; Luisante , plus précieuse encore que tous ces trésors , & plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici , les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux ; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Epine ! Ah ! Tarare , s'il est vrai que votre constance , ou plutôt votre aveuglement pour moi , soit à l'épreuve de ce que je

crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés; ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luifante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas si-tôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire: mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auroient été la joie de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir: Belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez: l'un est de recevoir ici votre main en présence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les Puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croi-

rois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés , que de régner avec Luifante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi sans aller plus loin , & vais vous conduire au petit Etat où mon frere est peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que par-tout , hors du royaume de Cachemire , nous serions exposés à la fureur & à la poursuite de la cruelle Dentue : mais quand nous pourrions l'éviter , nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serene , à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur d'Epine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui , belle Fleur d'Epine , dit-il , vous êtes fille de la Magicienne Serene , que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions , afin que , mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés , & que j'ai heureuse-

ment enlevés à la Sorciere, je sois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balançoit point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient.

Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments, aussi-bien que leur incertitude, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait Votre Majesté Sérénissime.

Nos amants se trouverent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes & les frayeurs que Fleur d'Épine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue. Tarare, qui

n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine n'y fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement : mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvements si gracieux & si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais ; son visage, dans

le doux sommeil qui fermoit ses paupieres, brilloit de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse & les graces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, & se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidele respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ce temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repâître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une maniere si ravissante, qu'il choisit quelques uns des airs nouveaux qu'elles composoient, & y fit des couplets tendres & galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. Non, disoit-il dans ses vers,



s'il ne tenoit qu'à moi de former une Beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois ; & pour toucher mon cœur , il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Epine depuis les pieds jusqu'à la tête.

Avec de telles imaginations, le Seigneur Tarare n'avoit garde des'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouissoit sa Divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger.

De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau desert du monde : chaque arbre & chaque buisson en offroit de reste. Mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes & les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Epine, & s'en alla trouver Sonnante dont la musique continuoit toujours, quoi-qu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire : mais il se mit en tête

qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes & d'oiseaux que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle : il en coûta la vie à une gélinote, deux perdrix rouges & un faisan, qui se trouverent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Epine ; car quoique Pinson fût Prince, Tarare étoit cuisinier quand il vouloit, & tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour Fleur d'Epine s'éveilla, & à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ces soins ; & cet empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis : mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant.

Elle voulut favoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle , il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, & quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop. Lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez ; & de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoît mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur d'Epine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connois, & je sais que je n'ai qu'autant d'agrémens qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites & de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part & d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Epine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments, & l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serene à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit & charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail. Mais Fleur d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, & les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à sa belle maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre mere. Mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la Magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troisieme. Mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher : il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serene

lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres , puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement , & qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies ; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue , & qui sembloit refuser de la voir.

Ils ne se rebuterent pas ; & le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs , sans s'aviser , comme Tarare avoit fait auparavant , de dire à Sonnante de les mener chez la Magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver par-tout où l'on lui disoit d'aller , sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela : mais s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire , il ne le fut pas

tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serene.

Ce fut pendant ce temps-là que certain Politique de campagne qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la Cour, y manda l'arrivée de Tarare, sur quoi le Calife lui ayant dépêché courier sur courier, avec ordre de se rendre incessamment à la Cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Epine, & des pressentiments secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare; & ce ne fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remede à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arriverent enfin, & furent reçus comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusques aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit d'a-

chever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la Princesse , n'apportât le remède à tous leurs maux ; & il en étoit temps.

Le bon Calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes, & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour lui en avoient ôté la lumière. Le Sénéchal, de tous les Ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction ; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la Princesse : elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la Cour, mais ce n'étoit pas tout. Depuis peu il étoit arrivé par malheur une certaine More qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princesse par les charmes d'un perroquet, qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le Conseil fut assemblé sur l'arrivée de

Tarare ; & le Calife qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires , étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposerent de lui élever des statues , d'autres opinerent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite.

Mais Tarare s'en défendant avec modestie : Eh ! Sire , s'écria-t-il , quels soins vous occupent , aussi-bien que votre sage Conseil ! Dans une conjoncture comme celle-ci , ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenses ; est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet ? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serene ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remede tant désiré , au lieu qu'il faudra que j'y retourne , & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à son Conseil : son Conseil la rejetta sur les ordres de la Princesse, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son pere, & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la Sorciere.

Le Calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la Sénéchale comme dans le lieu le plus honorable après son palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, & la femme More étoit si empressée à la servir, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Épine, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant : son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante,

qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut que son admiration pour cette Beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la tranquilliser. Elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la Sénéchale qu'elle fut chercher , & qui lui avoit fait confiance de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse & de l'autre par la gloire : que, quoi qu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer ; mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit sans honte épou-

fer son Ecuyer , principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que la confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire : elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions ; & de toutes les Mores , sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Épine : il y parut bientôt.

Tarare , qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener , fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher ; elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage , adieu le bien de l'Etat : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine ; & voyant , par le redoublement

de ses maux, que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le désespoir de son amant & les tourments de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le Conseil du Calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Epine la quitterent tout à coup comme elles l'avoient prise : mais il lui en resta tant de foiblesse & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la Cour, & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit ; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour : il l'assura qu'il seroit très prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoît miner à vue

d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt : mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changea de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde se changerent en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine se voyoit dans un état si déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant ; & c'étoit ce supplice, qu'ils jugerent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus

la Princesse ; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en étoit devenue si folle , qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau , peu de chose de son esprit , car il ne parloit gueres ; quand cela lui arrivoit , il répondoit tout de travers : mais il avoit de la grace dans l'action , & de la politesse dans les manieres.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage , il revint qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin , & il rapportoit le remede aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante : mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un seul diamant , & contenoit une liqueur si brillante , que les yeux éblouissans de la Princesse en furent eux-mêmes si éblouis , qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes & les paupieres. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillants que jamais : mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baïsa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, & se retira; sous prétexte d'en porter la nouvelle au Calife : mais il suivoit les mouvements de son cœur qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour, & du miracle qu'il avoit produit, se répandant bientôt par-tout, il fallut céder à la nécessité de voir le Calife avant sa maîtresse.

Le bon Prince pensa devenir fou de joie quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais. Mais quand Tarare,

après lui avoir mouillé les yeux , lui eut rendu la vue , il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour , qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui , voulut lui baiser les pieds ; & après quelques autres transports , qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance , il voulut sur le champ le remener à sa fille , afin qu'elle le choisît pour époux , & que le mariage se fît dès ce jour , protestant devant son Conseil , qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares .

OH ! pour les petits Tarares , dit le Sultan , je m'y rends : j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre ; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu , Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur ; je vous la donne , & je lui donne toute ma tendresse , qu'elle mérite par ses attraits & son érudition , mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps.

Allez, Dinarzade, allez chercher le Vifir votre pere : qu'il m'apporte au plus vite mon sceptre & le sceau de l'Empire, afin de confirmer, par les solemnités requises, la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois; elle revint avec le Grand Vifir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grace de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva respectueusement la couverture : la Sultane se jeta du lit à terre, & s'étant prosternée devant son Seigneur, elle lui baïsa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde ; & s'étant relevée, il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez, selon l'usage du pays, en signe de grace.

Ces cérémonies achevées, le Vifir & la sage Dinarzade, après avoir recouché l'Impératrice, tirerent les rideaux, & s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile, ouvrirent la porte pour s'en aller, lorsque le Sultan les ayant rappelés : Je ne

me repens point, dit-il, de la grace que je fais à la Sultane; mais, comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révele mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare, que par son pere ou par son amant; ainsi mon Visir & le Prince de Trébizonde tireront au sort, & le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet Etat.

Le Visir, qui connoissoit le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt; & s'étant mis à deux genoux, il prenoit le Ciel, la Terre, le grand Prophete & son Alcoran à témoin de son innocence. Mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces: Vous êtes bien plus prompt, Seigneur, à prendre des résolutions de cruauté que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse! Je devrois être intéressée plus qu'un autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que

le Prince de Trébizonde ou le Visir mon pere soit coupable; cependant je les abandonne tous deux à votre colere en cas que je ne vous fasse pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre Conseil; & que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majesté mérite mieux d'être pendue que votre Visir ou le Prince que vous appelez mon amant.

Le Visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille: mais l'équitable Sultan, revenant comme d'un songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au Visir & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde; & les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle & lui au sujet de Tarare. Et comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts,

il lui ordonna d'en achever l'histoire ; ce qu'elle fit de cette maniere :

Les Conseillers du Calife furent sur le point de répéter les petits Tarares comme ils avoient fait le grand : mais ils se souvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de son premier traité.

Tandis que le Calife court chez sa fille, Tarare ne put se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés. Le nombre en étoit grand ; mais comme l'effet du remede étoit prompt , il les eut bientôt expédiés. Tout retentissoit d'acclamations & de cris d'alégresse ; & dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur d'Epine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale , elle se hâta d'en informer Fleur d'Epine ; & cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à sa joie , pensa la désespérer. Elle croyoit toujours que sa cruelle rivale & sa confidente étoient touchées de son malheur : elle se mit

à genoux devant elles pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnerent leur parole ; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du Calife , qui , dès qu'il avoit recouvré la vue , avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Luifante ; & , en disant cela , les maudites bêtes se mirent , malgré qu'elle en eût , à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête , afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau & les os ; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint & de ses levres ; ses yeux étoient éteints , & ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venoit de lui mettre :

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage , où à peine fut-elle , qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le Calife , & les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se re-

dresser afin de le recevoir avec plus de respect : mais quand, au lieu du Calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire : il ne laissa pas d'en approcher ; & dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Epine. Ce fut le coup mortel pour son cœur ; ses forces l'abandonnerent ; & au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir & les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Epine par toute la maison. La Sénéchale & la More se tuoient de lui dire, en riant, qu'il en venoit. Il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison ; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles sembloient se moquer de lui : il les quitta brusquement ; & s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luifante : il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux. Le Calife & tous ses courtifans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits & au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Épine : chacun lui en demandoit du perroquet de la Princesse. Il les crut tous fous, & pensa le devenir. Dès que le Calife l'aperçut il courut vers lui, & se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luifante en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du pere, & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne ; & au lieu de faire attention à ce que disoit le Calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la Magicienne Serene, il en avoit obtenu le remede à tant de maux à cette condition ; qu'il falloit

avant toutes choses revoir Fleur d'Épine , & qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, & les crut : elles venoient d'un homme qui ne se vançoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés : elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle , & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, & le souvenir de son premier penchant, sa patole & sa reconnaissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer , elle se mit à genoux devant le Calife son pere, & lui demanda permission des'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le Calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la Cour ; & au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix

qui eût ajouté à ses Etats quinze provinces comme Cachemire ; & se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser , en lui présentant la main de la plus belle Princesse du monde , il ne le trouva plus.

Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais ; il n'avoit pas plutôôt imaginé la conclusion des réflexions que Lufante après quelques regards s'étoit mise à faire , que , s'étant perdu dans la foule , il étoit retourné chez la Sénéchale. C'étoit là qu'il avoit laissé sa chere Fleur d'Épine en partant pour aller chez Serene ; & c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver , ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva : mais , Dieux ! dans quel état !

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs , après qu'il l'eut quittée , n'avoient garde de la remettre : il lui avoit demandé à elle - même où étoit Fleur d'Épine. Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée la malheureuse Fleur d'Épine ! disoit - elle : mais , hélas ! s'il m'avoit jamais aimée , son cœur m'auroit-il méconnue ? Il ne m'a que

trop reconnue ! poursuivit-elle ; je lui ai fait horreur , & je ne le reverrai plus !

Un redoublement de douleur l'ayant faisie dans ce moment , elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie ; & comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres & si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur en lui disant les derniers adieux. Il n'y en eut jamais de si touchants. Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire ; & la pauvre Fleur d'Epine , qui suivoit les mouvements d'un cœur sincere qui croit expirer , s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ses tablettes.

Tarare les reconnut : mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure ; il la crut morte : & à la voir , on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit. Sa tendresse prit la place

de son étonnement ; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir ; & portant sa bouche avec transport sur la main froide & décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus de voir, celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie, ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur ; que si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur & toutes ses manières avoient fait une impression plus vive & plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin, que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse & de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parcequ'elle crut que ce seroit la dernière ; & si ce fut foiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sinceres d'une constance si rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante : toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru devoir lui faire peur. Elle revenoit de la Cour, elle y avoit été informée du dessein de la Princesse pour Tarare & des transports du Calife en publiant ce mariage ; elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever : cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler ranima ce qui lui restoit de force ; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La Princesse , accompagnée du Calife son pere & de toute la Cour , arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux. Mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une Beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avoit dit : ce fut alors que sa constance & ce qui lui restoit de forces l'abandonnerent à la fois ; elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante , elle les tourna ensuite vers son amant , & un moment après, elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée , & donna quelque émotion à la Princesse.

Le Calife s'en apperçut ; & pour la rassurer : Ce n'est rien , ma fille , que ce cri de douleur ; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette étoit quelque vieille parente , & il faut bien donner quelque chose au sang. Puis s'adressant à lui : Allons, Tarare, dit-il , qu'on se leve & qu'on s'essuie les

yeux ; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luifante.

Je ne sais quelle réponse un autre auroit faite à une harangue comme celle-là : mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi-bien que Fleur d'Epine.

On en étoit là quand la More arriva ; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare : mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps, & de le faire incessamment brûler s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale ; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation : on l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie. On éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on

étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînait de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le Calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gomme précieuses, premièrement à sa fille & à son Conseil, ensuite aux Officiers de sa couronne & à ses courtisans : ensuite levant un moment par-dessus sa tête celui qu'il tenoit : Plût aux Dieux ! dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant ; je m'assure que cela lui feroit plaisir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, & quelques moments après la redoutable Serene parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents : elle suspendit l'empressement du Calife, elle frappa ses

courtisans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste : Luisante en poufsoit des cris de joie ; car son perroquet étoit sur le poing de la Magicienne : mais la Sénéchale en fut si troublée , qu'on lui eût vu changer de couleur si celles de son visage eussent été naturelles. Pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver, elle sentit bientôt que cette espérance lui étoit interdite.

La savante Serene , mettant pied à terre , s'avança vers le bûcher : elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité. Cette baguette étoit d'un or si brillant qu'elle éblouissoit la vue. Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux , & l'ayant demandé au Calife : C'est , dit-il , la carcasse d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait , lui dit-elle d'un ton sévère , que vous avoit-elle fait , cette Fleur d'Epine , pour la brûler toute vive ?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serene, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher, & l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, & se retournant vers le Calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte ; il y en a, parmi vous, qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette, & dans un instant on la vit ranimée, & ses yeux s'ouvrirent : mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serene parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare : on le fit venir ; car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut

pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri, & battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la forcierre Dentue : mais, dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention; il ignoroit ce qui venoit de se passer.

Ce fut alors que Serene le regardant avec indignation : Malheureux ! lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chere Fleur d'Epine ? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable ! tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Epine ; & tu ne l'abandonnes d'une maniere si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux de celle pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelque autre; il n'étoit rempli

que de la mort de Fleur d'Epine, & son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre. Mais la Magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : Va, dit-elle, recevoir le prix que les Destinées te réservent malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage & ta fermeté méritent pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises. Et vous, Princesse, dit-elle à Luifante, choisissez ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant d'avoir tant osé pour votre service ; tout parle pour lui. Je vous ordonne de la part des Destinées de nommer votre époux.

Luifante regarda le beau perroquet, Tarare, & Fleur d'Epine, deux ou trois fois l'un après l'autre ; &, après quelques moments de rêverie : Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Epine & Luifante.

Tarare tressaillit à ces paroles ; &, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant

à elle : Belle Luifante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, & à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Epine. Elle n'est plus ; & mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte : je ne vivois que pour elle, & le seul choix qui me reste est de la suivre....

Et si elle vivoit... ? dit Serene.

Ces trois mots le firent un peu revenir à lui, quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur ; il connoissoit le pouvoir de Serene, & se jettant à ses pieds : Si elle vivoit ! s'écria-t-il ; qu'elle vive ! & , s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, & que la belle Fleur d'Epine revoie la lumière du jour !

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait quand on aime passionnément : mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la

fin du monde aux pieds de Serene, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos qui s'évanouissoit presque de reconnoissance & de joie.

Serene crut qu'il étoit temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grace; & bannissant cette feinte sévérité dont elle avoit armé d'abord ses regards: Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Epine; & si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit & fit mille choses en la voyant qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite



il protesta devant toute la Cour, & en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Epine.

Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de la vaincre : elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse & de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point ; qu'elle auroit fait conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune, & la plus belle Princefse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus ; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luifante & le Calife son pere jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation : il s'en aperçut, & s'adressant à Serene : Voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde, de part & d'autre, si ma fille n'y étoit point intéressée : prétend-on, s'il vous plaît, que, belle & grande comme elle est, elle soit

sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource pour une jeune Princesse, qu'un perroquet!

Le bon Prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serene, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du Calife, de son Conseil & de sa Cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout resta dans un silence respectueux : mais la femme More trembla depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serene prit le perroquet que tenoit la Princesse, & le mit à terre à quelque distance d'elle : ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette ; &, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse en dérober la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur d'Épine au front ; soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, Sonnante faisoit le manège autour des spectateurs ; & l'agitation de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait , qu'on en perdoit la respiration.

Oh ! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte ! Tant que Sonnante galopa , les nuages qui enveloppoient Fleur d'Epine & le perroquet subsisterent. La Magicienne , qui tenoit cette baguette éclatante , en frappa trois fois la terre ; Sonnante s'arrêta , les nuages se dissipèrent , & , à la place où l'on avoit posé le perroquet , on vit l'homme du monde le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince Phénix son frere : il en fit un cri d'étonnement. Mais , au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras , s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Epine , elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui a-

voit paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés & confus, les courtisans par des exagérations, & le Calife par des larmes de joie. Luifante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire. Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serene ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit; &, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrasèrent le plus tendrement du monde.

Mais il fallut interrompre toutes ces amitiés, pour Luifante, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux : Regardez bien ces frères, lui dit-elle; consultez les services de l'un; consultez les charmes de l'autre :

mais sur-tout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable. Lequel de ces Princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous.

Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le Diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luifante ne balança point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serene joignit celles de Fleur d'Epine & de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là : &, depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais Princes ne furent si bien mariés & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le Calife, qui ne l'étoit guere moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la riviere & dans les places publiques, qu'on fît des largesses au

peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa Cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier Prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serene lui dit que la scene qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & sa confidente, tant l'alégresse publique remplissoit tous les cœurs: mais l'équitable Serene, qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infallible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la Sénéchale fut de quatre doigts de fard qui lui tomberent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de la gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coëffure printaniere qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entiere de la femme More étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour & la vengeance. Fleur d'Epine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serene finissant bientôt ses alarmes : Sire, dit-elle s'adressant au Calife, le sort de ces misérables est entre vos mains; c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir : qu'on fasse venir mon Grand-Prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la Sorciere, & la Sénéchale aux petites maisons.

La douceur de Fleur d'Epine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue, & personne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illustre & charmante troupe se

rendit au palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le Calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; &, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa Cour à la respectable Serene, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante Magicienne; car à peine avoit-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite.

Le Calife voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue Reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un

méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les Savants sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit après m'avoir fait crever les yeux; d'autres asurerent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumieres du mien. Je ne fus en peine que de la premiere explication. Enfin celui qui se vançoit d'être le plus habile m'asura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon Etat, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance; il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, & il l'entreprit. Mais, quelque diligence qu'il pût faire, la Calife, mon épouse, accoucha de Lufante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde : la vé-

rité est qu'elle n'y vint que trop belle , comme nous avons éprouvé depuis ; car si vous & Tarare n'y eussiez mis la main , à l'heure que je vous parle on ne verroit que des Quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui savez tout , poursuivit-il , que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille ? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements ? & enfin que vouloit dire mon songe ? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luifante , puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir ? dit Serene ; en voici l'éclaircissement : Votre songe étoit purement un songe ; vos interpretes , des imposteurs ou des ignorants ; & celui qui vous a conseillé ce salon , un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit. Mais allons rejoindre nos amants , ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luifante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux freres ne s'étoient point en-

nuyés pendant tout ceci, ils étoient passionnément amoureux, & favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luifante surprenoit davantage ; mais celle de Fleur d'Epine étoit plus touchante : l'une éblouissoit, & l'autre s'insinuoit jusques au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frere qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au desir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le Calife les rejoignit avec l'illustre Serene.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette maniere.



HISTOIRE
DE PHÉNIX.

EN nous séparant, le Prince Pinson & moi, pour chercher les aventures... Et qui est, s'il vous plaît, le Prince Pinson? dit le Calife. Moi, Sire, dit Tarare; & ce fut sans savoir pourquoi, que je quittai ce nom pour prendre celui que je porte & que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom, je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Epine.

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savoyent pas de ses aventures jusqu'à cette séparation dont son frere venoit de parler. Et Phénix reprenant la parole :

Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir reviendroit se mettre en possession de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi j'y renonçai dès ce moment; & fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma fi-

gure par le monde, pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager ni du côté des charmes ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les Beautés.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roi son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune, qui me réservoir un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement ; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement,

que la Reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte , ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide , lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran , à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence , je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité ; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un Prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie : mais enfin , après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui , il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance , en m'offrant sa fille unique , Princessse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite , & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant

la proposition de son pere. Mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur ; & , sans mevanter , ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre , & que j'envoyai promener sa petite bosue.

Je sortois de la Circassie lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château , superbe à la vérité , mais que je crus d'abord inhabité , car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier , ou sembloient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage ; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se désennuyer en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison , lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avoit pas une ame ; cependant j'y vis une table , des cartes , des jettons , & des chaises rangées autour.

Un moment après arriverent quatre pics

suivies chacune d'un fanfonnet qui lui portoit la queue : une corneille assez sérieuse les accompagnoit. Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, & la corneille à travailler.

Fleur d'Épine & Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poufserent à l'endroit des pies. Luifante, qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serene sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue : mais le Calife se tenoit les côtés de rire. Oh ! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue, passe ; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guere vu.

Phénix après avoir protesté de la vérité de son récit : Je fus long-temps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué ; pour moi je les aurois regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je

vis tout-à-coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égoillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, & jusqu'aux petits fanfonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortit de ce royaume j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers étoit la plus belle Princefse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux : Quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grace devant eux ? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissans dont on me faisoit une

description si merveilleuse, & dont on contoit tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je flatté d'une vanité ridicule, ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimeriques qui l'environnent; & si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luifante, l'aveu d'une vanité si ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'instinct secret qui m'entraînoit vers vous me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la forcierre Dentue avoit établi la scene de ses enchantements; & comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin. Je traversai des campagnes dé-

sertes, des rochers affreux ; & , après mille incommodités , je m'enfournai dans un bois où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête , tandis que des hydres & des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blefsé quelques-uns de mes ennemis : mais après un long combat où mes forces s'épuisèrent , & où je m'apperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que de me tuer , je me sentis enlever sans savoir comment , & l'on me descendit au milieu d'un assez beau jardin , où la Sorciere cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilege ; car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose ; & c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible : mais la mienne trouva grace dans

le cœur le plus impitoyable qui fut jamais. Je m'en aperçus, & je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne; sinon, que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre. Et pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop envie de mourir : cependant ce parti me parut plus honnête & moins difficile à prendre que l'autre. Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais ici faire une illustre fin ! & si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait après être venu de si loin le chercher ! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Lufante, elle dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards ; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une Sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite af-

freuse où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu !

Ces réflexions étoient désagréables, de quelque maniere qu'on les pût tourner ; cependant l'endroit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde , & sur-tout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût ; j'en choisis une parmi les plus belles : je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude ; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau ; la Sorciere, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle maniere ; & elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces ; mais la vérité est que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je

me flattois que c'étoit un songe , & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs : je l'attendis en vain.

La Sorciere me prit sur le poing ; me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau , & me dit qu'il falloit avoir patience , que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma premiere forme , mais que je me gardasse bien de manger du sel si par hafard j'en voyois. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours , & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre & de la consternation où cette aventure m'avoit mis. Je voulus déplorer mon malheur : mais au lieu de m'écrier , Infortuné Phénix ! je me mis à dire PERROQUET MIGNON ; & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue , je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets , & que les perroquets les plus impor-

tuns disent tout de suite. J'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la Sorciere : mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refuserent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades, que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille. Elle avoit un petit sac sous son bras : elle s'affit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poisons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite : je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma premiere forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma ; & comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut

couru quelque temps après moi , je m'élevai soudainement en l'air , & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme , je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la Sorciere après cet exploit , n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois. Mais le lendemain le soleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frere ; ma surprise , à cette rencontre , fut égale à ma joie. Je mourois d'envie qu'il me prît : mais , au lieu de cela , il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché : mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la Sorciere , & je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que , dans l'admiration de ma figure & de mon plumage , il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire , Oui , mon cher frere , je suis Phénix ; mais , au lieu de cela , je ne pus prononcer que TARARE , & je me sentis contraint

de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la Sorciere. C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frere, qui causiez son désespoir : vous veniez d'enlever ses trésors, & de défarmer sa fureur ; car la force de ses enchantements consistoit dans la jument & le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure ; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre : je fus témoin de sa rage & de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où jem'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Epine ; le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse, au lieu de Sonnante, presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achévous-en la vengeance.

A ces mots, elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mere que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât.

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur. Mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne, où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la Sorciere, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie, qu'elle trouva toute en feu: elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée ses cheres espérances qui finissoient leurs jours par le même genre

de mort que le Ciel avoit réservé pour la mere. Le vilain crapaud fut grillé, qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poufsa fut si terrible que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé : il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte ; mais pour elle sa furie en augmenta. C'en est fait ! s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent ! recourons à l'artifice.

Ce fut en achevant ces mots, qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus. A l'entrée de la nuit je rencontraï le buisson où j'avois caché mon sac de sel : je commençai d'espérer que la Sorciere ne me trouveroit pas. Graces au Ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort & cette ragoûtante épouse : mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères : je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits ; d'ailleurs , comme je n'étois point accoutumé à voler , je ne faisois que de très petites traites. Tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres , où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse apperçu, je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise : elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit par-tout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient : ainsi je ne fus point surpris de son attention ; je savois me mettre

hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois , quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois , j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en apperçut , & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois :

Quel dommage , dit-elle , qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute il est à quelque Roi , ou à quelque Beauté qui se désespere à l'heure qu'il est de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des Belles ? Mais s'il avoit été à Luifante , jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage , continua-t-elle voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter , s'il n'étoit pas trop sauvage , il se laisseroit prendre , & je ferois à la belle Luifante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son pere , en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux ,

continua la flatteuse Sorciere , de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers ! & parmi les mortels , qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des Belles ne cachent point à des oiseaux !

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit , l'insinuante Dentue ! j'en étois si transporté , qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceler ; elle me serra les pattes d'une main , & me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport : mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre quand la baguette de Serene nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc , heureusement pour

moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés : il convenoit à ses desseins de m'épargner. Cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luifante ; & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentoix aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances me tinrent ce que la Sorciere m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé auprès de Luifante des horreurs que la tendresse de la Sorciere m'avoit inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde ; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable !

LE beau Phénix cessa de parler ; & quoique Luifante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours , ses beaux yeux ne laisserent pas de l'assurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le Calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes : il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la Princesse bosue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, Seigneur Phénix , lui dit-il, mettez la main à la conscience ; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet , n'eussiez-vous pas plutôt épousé la Sorciere , sa mere , sa grand'-mere , & toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi , je suis peut-être aussi délicat qu'un autre ; mais , après tout , il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait , j'espère au moins que le royaume de Cachemire , que vous aurez quand je n'en voudrai plus , & la main de Luifante que vous avez dès-à-présent , vous dédommageront un peu du refus que vous

avez fait de l'Infante de Circassie. A l'égard de votre frere Pinson, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paroît si content de sa femme & de sa belle-mere Serene, qu'il ne vous portera point envie ; car, avec son savoir-faire, ses petits Etats & ce que Serene lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Epine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritiere de l'univers, rougit de ce que le Calife venoit de dire : elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serene lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venoit de marquer tous les avantages dont L'infante faisoit le bonheur de son époux, & que Tarrare avoit tous refusés pour elle.

L'équitable Serene vit son embarras, & connut sa pensée : ce fut alors que demandant un peu d'audience à son tour :

Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarrare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier

l'établissement de son frere. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, & pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luifante dans tout l'éclat de sa gloire : jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune. Mais sachez que Serene n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serene. Voici son histoire & la mienne.

HISTOIRE DE SERENE.

ENTRE le Tigre & l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaines dont rien n'égalé l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon pere en étoit Souverain. C'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature : mais comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses Etats pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit si riche, que ses sujets le devinrent trop : les plus puissants sentirent leur force, & connurent sa faiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes ; il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses Etats pour en chercher ; & tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable ; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie : mais ce fut là qu'un penchant

plus vif que celui qui l'avoit entraîné jufqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; & la plus belle des Circaffiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de fes Etats.

Je ne fais fi elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de songer à fon établiffement, il fe hâta de regrimper fur fes montagnes. Quelque choquée que fût fon épouse d'un emprefement qui ne devoit pas fe mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le fuivre ; & ce fut fur cette montagne (que Tarare & Fleur d'Épine ont paffée pour venir ici) que mon pere fixa fes spéculations errantes.

Il choifit pour fa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreufe : ce fut là qu'il fe mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions céleftes tout ce que l'efprit humain eft capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection prefque inaccessible de ce travail merveilleux,

où les races futures verront tant d'esprits solides devenir visionnaires, & tant de solides trésors dissipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissoit à son gré tous les métaux en or. Les puissances invisibles répandues dans les airs obéissoient à ses commandements ; il se fit par leur ministère un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde : l'année d'après, ma mere y mit une seconde fille. J'eus l'inclination de mon pere pour les sciences, ma sœur eut celle de ma mere avec sa beauté. Mais quelque merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mere, aussi-bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour, l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses situées entre

le Tigre & l'Euphrate, que son pere avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en apperçut; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mere partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arriverent dans le pays de ma mere étoit digne de la premiere fortune de son époux.

Le Roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé: les unes en sécherent d'envie, les autres en creverent de dépit; mais ma pauvre mere en mourut de joie.

Mon pere apprit ces deux nouvelles à la

fois, & les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre : je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois assez de progrès, & dont je sentoís augmenter le goût à mesure que je me sentoís acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon pere, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir ; car, avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors & d'une partie de ses connoissances : mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux & des talismans ; par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'a-

venir m'est présente, & je rappelle tout le passé. Mon pere m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitons : cette curiosité que je n'avois jamais eue devant me vint tourmenter du moment qu'il me l'eut défendue ; & , dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que , contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire , je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon pere avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; & , de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse , je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels ; & , loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie , rien ne troubla l'heureuse paix dont mon cœur jouissoit , que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfants, & que le Roi son époux la laisseroit bientôt veuve & Régente de ses Etats. Je trouvai, dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre. Mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter.

J'eus recours à ma baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses fortifications & ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté ; que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pièges, & que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de

s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que , tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonnante & du chapeau lumineux , mon pouvoir ni mes enchantements ne pourroient rien contre les siens.

J'appris , par ma baguette , qu'elle avoit un fils à-peu-près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur , & je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement : mais cette précaution pensa la perdre ; la Sorciere trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venoit de m'être remise. J'avois eu beau la faire passer pour ma fille , la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper ; & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre l'inhumaine Sorciere.

Oui, Calife de Cachemire , cette même Fleur d'Épine que vous voyez , & que vous

aviez si hâte de brûler, est l'héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière. Mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la Sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris : cette gloire étoit réservée par les Destins à l'amant le plus ingénieux, aussi-bien qu'au plus fidele. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la jument & le chapeau de la Sorcière : mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luifante vint au monde ; & mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette Beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Epine avec les trésors de la Sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi avant que de se

rendre à la Cour ; & ce que je découvris de son esprit & de ses sentiments me fit espérer que , s'il osoit tenter l'aventure , il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion , lorsque je le vis revenir à quelque temps de là pour me consulter : je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit , quoique j'en eusse étalé tout le danger ; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un d'assez téméraire à votre Cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : Il ne faut , dit-il , que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre , & il ne faudroit que l'espérance d'en être avoué de vous pour tout oser , sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les Destinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine. Je lui fis espérer que je ne lui se-

rois pas contraire s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout, à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciere, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur d'Epine : elle m'en traça la figure & les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle si son esprit & ses sentiments répondoient aux charmes de sa personne : mais j'avoue que j'inspirai à Fleur d'Epine des mouvements favorables pour lui, qu'une premiere vue n'auroit pas attirés, mais que sans mon secours il n'auroit que trop mérités avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume ; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusques au bout, & pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une Princesse qui regne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie ; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de sauver la Reine ma sœur & les trois filles qui lui restoit, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran ; & pour les dérober à sa poursuite, je leur choisiss une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pourroit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroiss

soit changée en corneille dès que le hasard y conduisoit quelque étranger ; ses filles & leurs compagnes paroïsoient changées en pies sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme. Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici ; je savois ses desseins : mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument ni le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma niece.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale & de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidele des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la

Sorcière l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luifante, avec le trône de Cachemire, lui seroient offerts !

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux & la jument : je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages. Mais quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savois bien que dans l'état où il la trouveroit elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les Génies que mon art soumet à mes volontés pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près : je différâi mon départ jusqu'à la dernière extrémité, & je pensai m'en repentir ; car, dans le moment que je venois de monter sur Sonnante, le plus agréable & le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois couriers de Circassie arriverent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablis-

sement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'Usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bosue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'alégresse & des transports d'impatience dont la Reine & ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie; & ce dernier courier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le Conseil & les Grands du royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'aviez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent si digne, elle trouvera ses Etats paisibles à son arrivée, sa mere & ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille & une Souveraine qu'elles avoient crue perdue; &

tout le peuple, à son ordinaire avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur d'Épine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que, le Calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serene, & quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais: mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux Princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva; le Dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le Calife leur donna le bon soir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidele de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant

la fin de ce conte ; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant : & le Sultan, moins pressé cette fois de prendre sa place au Conseil, avoit trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La Sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais : il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Visir s'en alloit avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage ; &, considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle & prit sa robe-de-chambre pour lui marquer sa tendresse & ses empressements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs Bergeres ! Quel plaisir d'employer tous les moments de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent !

Dinarzade, qui ne comprenoit rien à

ces exclamations , ni à cette cérémonie , prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, lui dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une Déesse à qui vous venez de faire baisser l'ongle de votre pied gauche. A ces mots elle voulut lui ôter sa robe-de-chambre : mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps , que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui , & sa sœur d'impatience.

Après ce galant exploit il passa dans son appartement , & de son appartement au Conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée , en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des Beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire ; & dès qu'elle fut venue , il se rendit à l'appartement de la Sultane , suivi des Officiers de la couronne. Mais au lieu de leur donner le bon soir, après être déshabillé , il se tourna vers le Prince de

Trébizonde pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées, depuis celle de la pyramide & du cheval d'or jusqu'à celle où, pour la première fois, il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer.

L'amoureux Prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit : mais comme il favoit que le Sultan son maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit question de contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce recueil.

Fin du Tome second.

70715993



